

LES MISÈRES DE LA GUERRE

RÉCIT D'UN VIEUX SOLDAT

La déroute est complète.

Nous fuions.

La Grande Armée n'existe plus, nos ennemis triomphent. Il nous ont envoyé, ce soir, une dernière pluie de boulets et de mitraille.

Je marche au hasard, chancelant comme un homme ivre. Je n'ai plus mangé depuis vingt-quatre heures... Cependant, je possède encore quelques provisions ; mais, qui oserait s'arrêter, faire du feu, se montrer à l'ennemi invincible, qui est là peut-être, à quelques pas, le doigt sur la détente de son fusil, cherchant à faire une victime de plus, après tant de victimes que la Bérésina a englouties ou que les boulets ont broyées.

D'autres soldats marchent comme moi, silencieux et sombres. On dirait des condamnés qui vont au supplice, des désespérés qui se sentent poussés par la fatalité. De temps en temps j'en vois qui s'arrêtent au bord du chemin, où ils se laissent tomber pour attendre la mort, qui ne tardera guère. Puis viendront les Cosaques qui les dépouilleront, les loups et les corbeaux qui se repaîtront de leurs cadavres. C'est désormais le sort qui nous attend tous.

... La route est couverte de neige ; de gros flocons tourbillonnent autour de nous, se collent à nos vêtements, nous aveuglent et nous glacent.

Si je pouvais au moins, parmi tous les malheureux qui m'entourent, trouver un ami, lui confier mes peines et mes espérances, lui parler de la patrie et de ceux qui nous attendent là-bas, il me semble que ma douleur serait moins amère et que j'aurais le courage de souffrir sans me plaindre. Puis, nous pourrions nous secourir, nous soutenir mutuellement... Malheur partagé est plus facile à supporter. On est plus fort quand on est deux ; ce que l'un ne possède pas, l'autre peut l'avoir ; ce que l'un n'oserait faire, l'autre le fera. A deux, on mène quelquefois à bonne fin une entreprise que seul on jugerait téméraire d'entreprendre...

Mais ceux qui m'entourent marchent comme des fantômes, sans lever la tête, sans prononcer une parole.

Ils sont, pour la plupart, aussi malheureux que moi. J'en vois beaucoup qui n'ont plus de chaussure ; quelques lambeaux d'étoffes protégeaient tant bien que mal leurs pieds meurtris. Je ne puis distinguer leurs traits, car l'obscurité est pour ainsi dire complète ; mais tout, dans leur attitude, me prouve qu'il serait inutile de leur adresser la parole.

Ils marchent machinalement. Où vont-ils ? En avant, vers l'inconnu, où le hasard les mène ! Pourquoi prennent-ils cette direction et pas une autre ? Ils n'en savent rien. D'ailleurs, cela leur est bien indifférent. Ils marchent parce que l'immobilité les tuerait. La

mort les guette : elle saisit impitoyablement ceux qui s'arrêtent. Il y en a qui tombent ; ils ne cherchent pas même à se relever. Maintenant ou un peu plus tard, n'est-ce pas la même chose ? Les morts et les mourants n'excitent plus même la pitié. Un corps étendu sur la route glacée est un obstacle ou un jalon, rien de plus !

Tout à coup, j'entends le pas d'un cheval ! C'est comme si un choc électrique me faisait frémir des pieds à la tête. Un général seul peut avoir conservé sa monture. Autour de lui je trouverai des hommes forts et courageux encore, je verrai le drapeau, et, pour tout bon soldat, le drapeau est comme une seconde pa-

retourne de temps en temps, comme pour s'assurer que le courrier hâletant le suit encore.

C'est la femme qui, la première, me fait entendre le son de sa voix ; elle murmure doucement quelques paroles d'une ballade flamande. Cela me remue profondément et réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

— Nous sommes probablement du même pays, lui dis-je tout ému ; si je puis vous être utile, vous n'avez qu'à parler.

Elle tourne la tête de mon côté, me fait de la main un signe d'amitié, mais ne répond pas.

Je comprends... Elle craint d'éveiller son enfant.



C'EST UNE FEMME QUI TIENT UN ENFANT DANS SES BRAS

trie. Ciel !... Un pauvre vieux cheval tout élanqué, se traînant à peine, porte une femme qui tient un enfant dans ses bras. C'est du moins ce que je suppose, car le lamentable groupe s'estompé à peine sous le ciel gris, au milieu des tourbillons de neige.

Je presse le pas... Oui, j'ai bien deviné ; de temps en temps la pauvre mère entr'ouvre son manteau, sous lequel elle cache son précieux fardeau et elle donne à la frêle créature des baisers passionnés.

Un peu en avant, le dos courbé, pliant sous le poids d'un havre-sac sur lequel sont entassés de gros paquets, marche un homme qui se

L'homme qui marche devant ralentit le pas et me demande, en flamand, si je suis Auvernois. Mon accent le lui fait supposer.

En deux bonds, je suis à ses côtés. Je lui serre la main et lui apprend que je suis né non loin de la métropole commerciale, à Niel, près de Boom.

— Ah ! voilà qui est curieux ! s'écrie-t-il ; ma femme est la fille d'André, le charbon, de Niel.

— Et par conséquent ma cousine... car André est mon oncle.

— Tu es ?...

— Charles Caron...

Nous causâmes ainsi jusqu'au matin. Cela me fit beaucoup de bien, car j'oubliais mes propres peines en compatissant à celles des autres.

Aux premières lueurs du jour nous atteignîmes un petit hameau, ou, pour mieux dire, les débris fumants de quelques maisons abandonnées.

Alors seulement je puis distinguer les traits de ma chère cousine. Quel courage il lui avait fallu pour suivre son mari dans cette excursion lointaine qui devait se terminer par la plus horrible des catastrophes. Comme tant d'autres de ses compagnes, elle fut pour les soldats blessés, malades, démoralisés par la misère, une bienfaitrice généreuse et dévouée : la cantinière s'était faite Sœur de Charité.

— Ne perdons pas de temps, me dit mon cousin ; hâtons-nous de chercher un petit coin pour y préparer notre déjeuner et sécher nos vêtements. Entrons bien vite dans cette grange.

De tous côtés arrivaient des soldats qui s'installèrent à la hâte dans le bâtiment que le feu n'avait pas détruit complètement.

Dix minutes après, nous étions assis autour d'un grand feu. Ma cousine fit du chocolat et m'en offrit une tasse. Que c'était bon ! Je n'en avais pas goûté depuis longtemps et n'en boirai plus de sitôt.

La grange dans laquelle nous nous étions installés fut bientôt pleine de monde. Les premiers venus s'accroupirent sans cérémonies à nos côtés, autour du feu, et les autres se casèrent le mieux possible.

C'est dans cette grange que je rencontrai le jeune caporal, dont je raconterai l'histoire dans une prochaine causerie.

JEAN DES ERABLES.

(La guerre de Russie.)